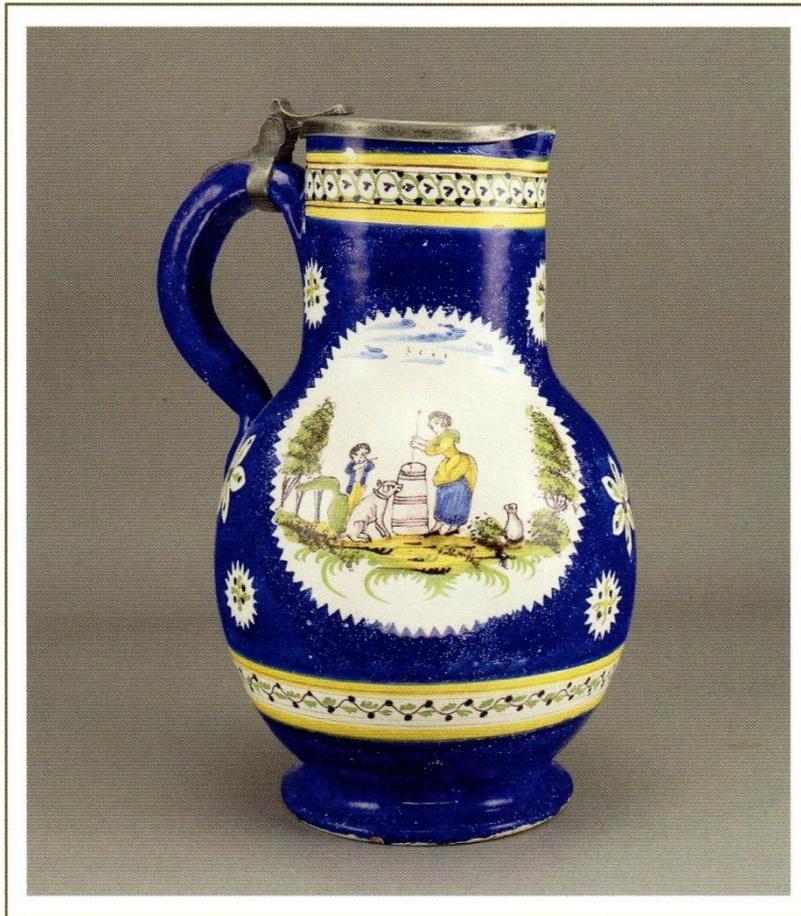


Paul Vosters Jaquet

Faïence Bruxelloise
Brusselse Faience
1783 - 1866



La faïence bruxelloise

Cette méconnue

Si la production de faïence stannifère de grand feu à Bruxelles s'étend sur une période fort longue, plus d'un siècle et demi, il faut regretter qu'elle ne soit pas appréciée à sa juste valeur, une partie importante de ce patrimoine reste encore très mal connue.

TEXTE : PAUL VOSTERS JAQUET

L'existence d'une production bruxelloise au XVII^e siècle est mentionnée par plusieurs sources et deux manufactures (ou fabriques) sont connues bien que l'attribution de quelques rares pièces, non marquées, est incertaine car elles se confondent avec la produc-

tion de Delft. La situation s'améliore au XVIII^e siècle avec l'éphémère manufacture de Corneille Mombaers (1705-1709) et la reprise de la production par son fils, Philippe Mombaers, en 1724. Quatre fabriques de faïence ont existé à Bruxelles, dont trois fonctionnèrent simultanément, de 1766 à 1824. La dernière manufacture, appartenant à Héliodore Stevens, disparut en 1866. La production plastique, sans doute la mieux connue et appréciée mais également fort rare, connut son apogée au milieu du XVIII^e siècle, entre 1724 et 1780.

Haut niveau de qualité

De haut niveau artistique, elle est destinée à une clientèle fortunée qui sait apprécier les beaux objets tant sur sa table que dans la décoration : une superbe production statuaire, diverses fontaines murales ou de table, anthropomorphes et zoomorphes, et d'exceptionnelles terrines et saupoudreuses en forme de légumes, de fruits ou d'animaux, toutes décorées au naturel d'un émail riche et onctueux. Il faut également mentionner les grands services de table de style rocaille, à la décoration moins exubérante mais toujours très décoratifs. Les faïenceries bruxelloises ne se sont pas contentées de produire, à toutes les époques, des objets de haute qualité technique, elles ont



ci-contre

Fontaine à poser émaillée en blanc, sans marque, représentant un *Génie des Eaux*, ca 1750-1765, H. 60 cm. Une fontaine semblable, dans le même esprit et avec le même sujet, est illustrée par Jean Helbig (in : *La Céramique bruxelloise*, pl. XXI, 1946) et conservée au Musée de la Ville de Bruxelles. La similitude de la tête et des bras prouve que ces éléments sortent des mêmes moules, donc de la même fabrique.

Les faïenceries bruxelloises ne se sont pas contentées de produire, à toutes les époques, des objets de haute qualité technique, elles ont toujours réussi à y ajouter une remarquable dimension artistique, esthétique et décorative.



aussi réussi à y ajouter une remarquable dimension artistique, esthétique et décorative. Hélas, cette superbe production s'est éteinte à la fin de l'Ancien Régime ce qui correspond, dans nos provinces, à la Révolution brabançonne (1787-1790), à l'instauration de l'éphémère République des Etats-Belgiques Unis (1790) suivie, en 1792, de la première invasion française.

Simplification

Le faïencier bruxellois s'est donc adapté aux changements qui s'opèrent dans la société et dans les



goûts, s'orientant vers une production plus simple destinée à une clientèle bourgeoise, de commerçants et d'institutions, sans abandonner pour autant la dimension esthétique et décorative qui avait fait sa réputation. Cette production d'objets utilitaires destinés à un usage courant, domestique ou commercial (estaminets) apparaît déjà dans le dernier quart du XVIII^e siècle. La suppression des contraintes professionnelles imposées par l'ancien système corporatif, interdit dans la dernière décennie du XVIII^e siècle, provoque alors une diminution de la qualité technique des faïences tandis qu'elle offre aux faïenciers, aux peintres et aux décorateurs une liberté nouvelle stimulant leur créativité et leur fantaisie. On assiste, dès lors, à une explosion de décors et de variantes qui rend la recherche de ces objets passionnante, mais également illimitée.

Complexité

L'étude est d'autant plus complexe que la manufacture de Tournai produit, sous la direction de la famille de Bertignies, de 1799 à 1851, un grand nombre de pièces de style bruxellois de très haute qualité, également non marquées, qu'il est très difficile de différencier de la production bruxelloise. Enfin, mentionnons les influences réciproques entre Bruxelles et les manufactures de Lille et de Saint-Amand-les-Eaux. Un ouvrage paru en juillet de cette année, et richement illustré, repose sur l'analyse de quelques six cents pièces issues de collections privées, couvrant la période 1783-1866 et comprenant entre autres l'étude historique des fabriques, les marques et poinçons, les composantes du décor et l'évolution des formes ainsi qu'une classification très complète de ces mêmes décors.

ci-dessus

Ces trois pichets non marqués, décorés d'un château et d'une architecture, illustrent l'apparition à Bruxelles de l'émail appliqué au tampon ou à l'éponge et les deux couleurs fondamentales, le bleu et le mauve, qui forment avec le blanc une composante essentielle de la palette bruxelloise. La nuance très foncée du pichet central, sa forme très pansue, accentuée par son col étroit, sont des preuves d'ancienneté. Cette ancienneté est confirmée par le poinçon du maître-étainier Daniel Franciscus Collier (Termonde, 1724-1779), appliqué à l'intérieur du couvercle. Le pichet de droite constitue un bel exemple de pièce de commande et porte le patronyme de son premier propriétaire : FVAND(er).ELST.

ci-contre

Ce pichet non marqué et cette mesure décimale portent le décor assez rare dit 'à la repasseuse' obtenu par l'emploi d'un même poncis. Le marquage et le poinçonnage de contrôle des mesures décimales, imposé dès 1801 par le législateur français, permet d'attribuer sans aucun doute le litre, et dès lors le pichet, à la fabrique de Mathieu Stevens, actif de 1815 à 1837.

En savoir plus

Lire

Paul Vosters Jaquet, *Faïence bruxelloise 1783-1866*, Editions Obélisque, Louvain, 2017, ISBN: 9789082702309